

L'émoi de soi, les mots de l'autre

par Jean-Louis Roux (*Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné*, 10 décembre 2004)

[...] Ce spectre fantomatique flottant dans son suaire semblera familier au tas d'os cliquetants qui hante, lui, les pages de la *Méditation sur un squelette d'ange*, que le même Chambon vient de composer avec Michaël Glück. Les mots peuvent-ils remplacer l'haleine, et les phrases la respiration ? « Écrire pour donner corps », postulent les deux poètes, soucieux de justifier leur examen d'une singulière planche d'anatomie du XVI^e siècle, représentation improbable d'une dépouille angélique, laquelle donne prétexte à cette danse macabre teintée de sarcasme et d'ironie. « La pensée tourne en rond », les poèmes encerclent le trou noir du néant. Les auteurs mêlent leurs voix, pour harceler la langue, lui faire rendre gorge, afin de ne pas rendre l'âme. La mort est obscène ; celle des anges est taboue. Cette image est impensable : un squelette de créature ailée – ossements bien tangibles d'un être asexué et désincarné. « La pensée est tombée sur un os », lancent Glück et Chambon, perplexes, mais pariant sur l'âpreté des mots pour souffleter la mort. Car voici la mort mise en poème ! Et la poésie mangée aux vers !

•

Méditation sur un squelette d'ange

par Françoise HAN (*Europe* n° 912, avril 2005)

Une gravure anonyme du XVI^e siècle, reproduite en frontispice, interroge sur la nature de celui qu'elle représente : ange mortel, ange déchu ? Elle figure un squelette muni d'une paire d'ailes, montrant lui-même une feuille sur laquelle un homme nu chevauche un lion moqueur. Cette rencontre dans un ouvrage ancien et celle, devant une façade d'église en réfection, d'un panneau « Attention, chute d'anges ! » ont paru à Jean-Pierre Chambon et Michaël Glück assez en correspondance pour mériter une méditation à deux plumes.

D'emblée, le texte annonce qu'il va s'agir de déchiffrer : « La phrase est là ». Et « là » mêle odeurs d'encre et de formol, draps et papier, lettres, muscles, tendons. La morgue ? Mais la phrase reprend vie en bouche, dans le jeu avec les mots : « Écrire pour donner corps », ce corps engendrant à la page suivante son anagramme : « Que les porcs, ensevelis comme une erreur graphique, y méditent de la pensée ? » Même jeu ailleurs : « Le crâne est devenu écran, lettres renversées ». La pensée va, s'empare des signes, les rassemble, les retourne, convoque ici un mot anglais issu du vieux français et là une citation de Descartes. Pas au hasard, pas dans la dispersion. Avec un désir de fouiller, de découvrir, de comprendre. Ne le nie pas : « La main creuse / là où la parole naît ». Certes, beaucoup lui échappe : « Il faudrait dresser la liste des lésions [...], lire ce qui s'inscrit à l'insu de la main. »

La dérision que laissait prévoir le sourire du lion — celui de saint Jérôme ? — est un registre majeur de cette suite de textes, tantôt en vers, tantôt en prose, dérision alerte et lucide qui ne s'en laisse conter par rien de sacré. « Et de la venue du Seigneur, il ne nous reste que trois clous rouillés », pas même le sacré de l'acte d'écrire, « afin que la pierre à aiguiser la pensée soit à son tour ébréchée par la faux ». Le questionnement sur la mort a un écho baroque : « Faut-il entendre que tout est dérisoire, si toute vie est promise au néant ? Qu'il faut rire de la mort et accorder à la vie le prix d'un courant d'air ? »

L'ange annonce. Est-il le Gabriel de l'annonce faite à Marie qui tourne la tête dans certains tableaux de la Renaissance ? Il annonce aussi bien la Mort. L'ambiguïté n'est pas levée. C'est pourquoi le lecteur est prévenu : « Annonciation à l'envers. Numéroter les abattis. » Le cadavre exquis des surréalistes n'est pas exclu. Il revient « auréolé de plumes blanches / caricature / la figure de l'ange de l'éveil ».

Jean-Pierre Chambon et Michael Glück ont chacun une œuvre importante et leurs écritures ne se ressemblent pas. Mais ils n'ont pas souhaité ici les individualiser. Ils forment un seul auteur ; l'unique clin d'œil se situe à la fin d'une série de huit poèmes rimés à forme fixe, autre manière de moquerie : « Mais laissons parler l'archange Michaël. » De qui sont au juste les pages suivantes, dernières du volume. Est-ce Michaël qui défie ainsi d'éventuels traducteurs en quelque langue que ce soit : « l'oiseau androcéphale à la carcasse / bouffée par les vers » ? Est-ce lui aussi, mais là, nous soupçonnons que les deux se sont mis d'accord pour rendre l'optimisme au lecteur, à la toute fin du livre, en lui déclarant que « parfois un peu de grâce nous est échue ».

La grâce de l'esprit illumine ces pages, jusque dans la mélancolie d'une phrase : « Écrire avec un peu de fumée, sur la dalle d'un cri », que tout poète signerait volontiers.

•

Méditation sur un squelette d'ange

par Charles Dobzynski (*Aujourd'hui Poème* n°63, septembre 2005)

L'œuvre du poète Jean-Pierre Chambon, journaliste dans le civil, n'a cessé de croître et de prospérer, depuis son premier recueil, *Matières de coma* (Ubacs, 1984) et surtout *Le territoire aveugle* (Gallimard, 1990) suivi du *Roi errant* (Gallimard, 1995) où s'affirmait un poète d'envergure, maître d'un registre étendu de l'écriture. Le témoignage le plus récent en est cet étonnant diptyque, *Méditation sur un squelette d'ange* (L'Amourier, 2004), où il s'est associé à un autre excellent poète, Michaël Gluck, pour composer un texte bilingue, je veux dire où vers et prose se succèdent, annulant tout cloisonnement entre les genres. Ils ont été inspirés par des planches d'anatomie, tout particulièrement (reproduite en frontispice) l'image d'un écorché, d'une dépouille, où ils ont voulu voir un squelette d'ange, axant sur lui une ample méditation sur la vie et la mort. la précarité de notre condition humaine : « Leçons d'anatomie / La main, loin du crâne, est scalpel qui tranche / dans la chair de la langue / La main creuse là / où la parole naît. »

Ce très beau « doublé » poétique, où la part de chacun est anonyme, mais reconnaissable pour ceux qui les ont lus, est ainsi taillée dans la chair de la langue, ce qui l'anime de cette constante pulsion du sens, comme un afflux du sang, la richesse de ses variantes, où l'on trouve par exemple une séquence étourdissante de virtuosité, toute en rimes tierces, ce qui prouve qu'aucun tabou prosodique ne saurait restreindre les poètes.